



CHRONIQUETTE

Pourquoi ils sortent et pourquoi elles sortent

A SEIZE ANS

LUI.—Pour aller au cours, marche droit devant lui, ne regarde ni d'un côté ni de l'autre ; pense à sa leçon, à ses examens, à son avenir. Met des gants, mais laisse deviner le futur *homme de profession* par le tuyau de pipe qui sort de son veston.

ELLE.—Pour aller à la leçon de piano du célèbre professeur X..., ou aux conférences de Mademoiselle Y... Une poignée de roses sur les joues ; robe simple et courte, laissant voir les belles bottines de chevreau noir montant très haut. Baisse les yeux quand un monsieur passe et la regarde de côté. Se sent jeune, se sent fraîche, espère devenir belle.

A DIX HUIT ANS

LUI.—Pour aller à la Cour. Commence à se faire quelques piastres dans un bureau ou dans un journal tout en continuant ses études.

Marche lentement, tout rêveur, s'arrête pour admirer une gravure, mais se retourne pour entrevoir un joli visage qui s'est reflété sur la glace de la vitrine.

ELLE.—Pour se faire admirer. Se connaît elle-même et a conscience de sa beauté. A des regards voilés mais hardis. Marche lentement comme une reine, sent qu'il y a un mari dans l'air et qu'il faut fixer son attention. La robe est de bonne longueur, mais le petit talon Louis XV se voit encore.

A VINGT ANS

LUI.—Pour les voir toutes et surtout pour la voir. Habillement soigné, bottines à bouts pointus, petit chapeau, gants peau de chien, badine à la main. Admire toujours, à même des moments d'extase. Mais cherche surtout à la rencontrer.

ELLE.—Le matin pour aller faire ses emplettes dans les grands magasins de rubans et de chiffons. L'après-midi, vers quatre heures, pour essayer de l'apercevoir.

Rue Saint Jacques, c'est par là qu'il passe en sortant de son bureau ; elle marche majestueusement, dédaignant les oillades, ne pensant qu'à lui, qu'à son regard qu'elle voit même en fermant les yeux.

Toilette d'une simplicité élégante pour ne pas l'effrayer par des élégances exagérées.

A VINGT CINQ ANS

LUI.—Pour fumer un cigare, changer d'air et rencontrer un ami. A fait son chemin, marche à la députation et se raidit dans son faux-col. Regarde les passantes pour se faire regarder. Mise soignée, raffinée même ; sait saluer d'après la dernière mode de New-York.

ELLE.—Pour sortir bébé. Sait que les regards s'abaissent sur l'enfant mais se relèvent sur la mère. La belle main gantée traîne le petit mausade et laisse voir un bracelet dernière mode. Toilette ultra-coquette, dans les tons clairs. Rien d'assez jeune, d'assez élégant : joue à la jeune mère.

(Elle alanguit, très tendre, et couvrant l'enfant sans une avalanche de chauds rayons.

A TRENTE ANS

LUI.—Pour ses affaires et recueillir les saluts des clients et des électeurs. Longue redingote noire de coupe savante, boutonnée et dessinant son léger embonpoint. Chapeau haute forme dès les premiers beaux jours. S'arrête volontiers au milieu du trottoir pour causer politique ou de quelque affaire à gros bénéfices, et daigne s'écarter

pour laisser passer une petite jeune fille timide et toute rougissante.

ELLE.—Pour fuir la maison où elle s'ennuie. Dehors, du matin au soir. Autant de toilettes que de sorties. Va au hasard, sans but. Jette un regard distrait sur les brillants étalages des magasins. Répond machinalement aux coups de chapeaux. Entre à l'église, s'agenouille pendant un long quart d'heure devant une Notre-Dame de Pitié et sort consolée. Rentre chez elle sans même entendre les murmures d'admiration.

A QUARANTE ANS

LUI.—Pour aller présider un conseil quelconque de grande compagnie. Est bon juge de sa valeur, sait qu'il a droit à tous les respects. Aime à se promener bras dessus bras dessous avec l'homme du jour. Salue les petites bourgeoises avec une condescendance suprême. Préfère la laine à la soie et la causerie de la jeune fille de dix huit ans à celle de la femme de son âge.

ELLE.—Pour faire son salut. Visites aux églises ; courses chez les pauvres ; œuvres, sermon, conférences. Gros paroissien plein d'images dans la poche. Toilette austère, élégance majestueuse. Tourne souvent ses yeux vers le ciel mais les rabaisse sur la terre. Parle de son fils qui veut devenir médecin et de sa fille qu'a une si belle voix. Aime la solitude mais se rattache au monde pour faire des mariages. S'occupe de rapprocher les cœurs faits pour se comprendre et s'emploie ensuite à les unir. Chez elle, tout intérêt personnel a disparu, elle se dévoue pour les autres et n'a plus qu'un seul désir : rendre service et obliger. Elle a tout vu ou à près et est revenue des vanités de ce monde.

A SOIXANTE ANS

LUI.—Pour aller toucher le montant de ses loyers et refuser des réparations à ses locataires. Visage serein mais fatigué. Est devenu d'une bonté compatissante pour tout ce qui est jeune. A quitté la présidence de sa compagnie pour celle d'institution de bienfaisance. A de l'argent placé partout et dans tout, ne prête plus qu'à cinq et demi. Ne s'occupe guère de politique, reçoit encore les journaux mais seulement pour y lire les décès.

ELLE.—Pour faire ses dévotions et ses charités. Va aussi au cimetière. Robe de cachemire noir tombant en plis rigides et froids le long du corps glacé.

Ceil demi-clos fixé dans un suprême regard sur ce monde qu'elle quittera bientôt, et sur les régions inconnues vers lesquelles son âme doit prendre son vol.

A...

LUI ET ELLE.—Pour faire sur cette terre leur dernière étape et commencer la première du grand voyage.

POMPONNETTE.

LE CHEMIN DE LA GLOIRE

Bellebarbe. — Dupinceau est décidément sur le chemin de la gloire.

Beaupied. — Qu'en sais-tu ?

Bellebarbe. — Il appelait la chambre où il dessinait, "un bureau."

Beaupied. — Oui.

Bellebarbe. — Il y a un an elle est devenue "un studio."

Beaupied. — Oui.

Bellebarbe. — Maintenant il l'appelle "un atelier."

LA JARDINIÈRE ET L'ABEILLE

(FABLE)

Un beau jour de printemps, dans un vaste jardin
Où Flore avait versé sa brillante corbeille,
De fleur en fleur voltigeait une abeille
Et s'empressait de cueillir son butin.

— "Ignorez-tu, lui dit la jardinière,

"Que beaucoup de ces fleurs enferment du venin ?"

— "Si je le sais ? répond la prudente ouvrière,

"Assurément. Mais aussi, dans leur sein

"Tout n'est pas du poison : Le choix est mon affaire."

Cette fable, à mon sens, dit à tout écrivain :
Sachez faire un bon choix, ou renoncez à plaire.

A. B.

UN BON PLACEMENT

Un fermier, qui relève à peine d'une longue maladie, apprend la mort de son médecin, qui lui devait de l'argent, et qui ne laissa que des dettes.

— Il faut convenir dit-il à sa femme, que j'ai eu une sière chance d'être malade ; sans cela, mon pauvre argent était entièrement perdu.

LE BONHEUR DES RICHESSES

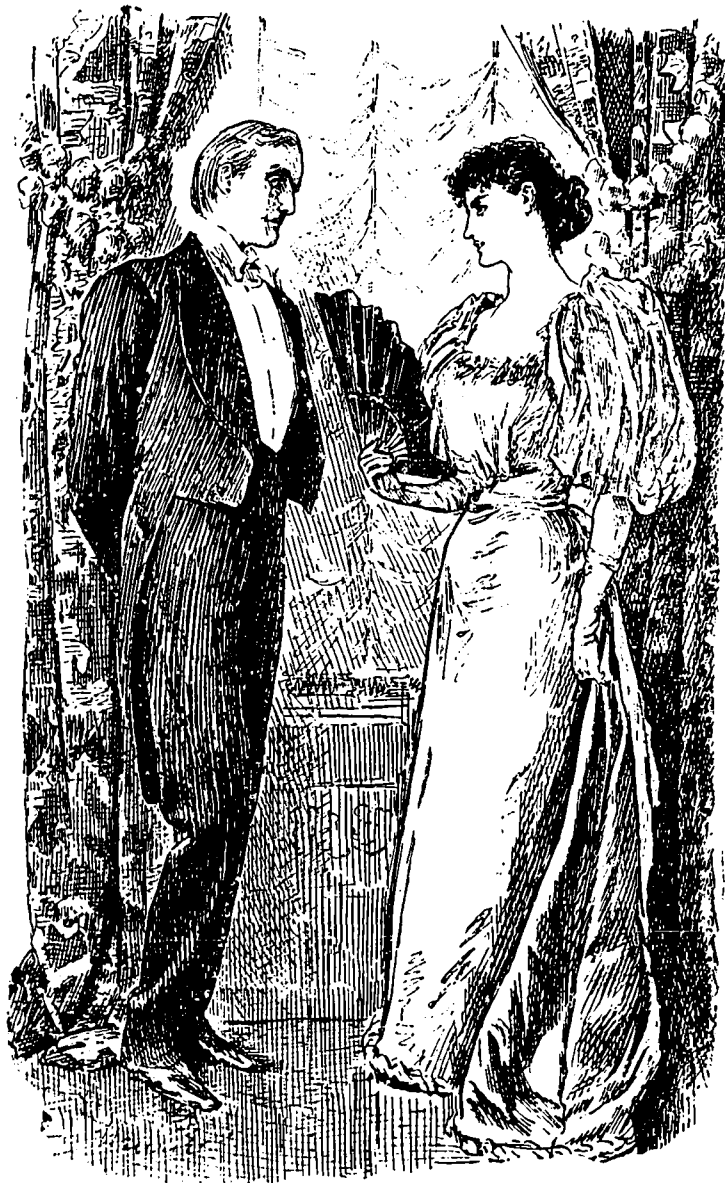
Le domaine de l'envie n'a pas de limites.

Un convoi funèbre passait sur la rue Sainte-Catherine. Char de première classe, chevaux richement caparaçonnés, entassement de couronnes et de bouquets.

Une servante reste devant sa porte, balai béant, et dit à une voisine :

— Sont-ils heureux les riches !

COMMENT SE FONT LES RÉPUTATIONS



Lui. — Avez-vous lu le stupide conte de Noël que notre grand conteur a publié dans...

Elle. — Oui, et je l'ai trouvé charmant.

Lui. — Moi aussi.